

## Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXII

Griefswald, 12 mai.

Mon unique espoir, c'est que je ne vivrai pas assez pour voir le jour où vous cesserez d'habiter notre terre : voilà tout ce que je puis désirer pour moi. Vous-même, vous ne pouvez soupçonner à quel point vous êtes entrée dans ma vie ! Souvent cette pensée traverse ma folle cervelle, quand je reçois une de vos chères pages : — "Maintenant tue-toi, car l'avenir ne peut te réserver un moment plus heureux que celui-ci." — Mais je ne cherche plus mon bonheur sur cette terre, quoique j'y aie connu autrefois des moments heureux, quand je trouvais quelqu'idée neuve, quand un étudiant intelligent venait me remercier après un de mes cours, quand la mer battait follement la grève de Stubbenkammer, quand je contemplais au Louvre la Vénus de Milo. Dans ces instants de jouissance fugitive, mon individualité disparaissait, je ne savais plus si j'étais moi ou quelqu'autre. Mais qu'il arrive une lettre de vous, je sais aussitôt que c'est bien moi, moi-même qui suis heureux. C'est pour cela que souvent je tombe dans les extrêmes. A quoi bon vous faire cette confession ? Peut-être en serez-vous offensée ?

Oui, petite princesse, vous avez eu grandement raison de m'écrire cette dure lettre. Je mépriserais, certes, un homme duquel j'apprendrais qu'il s'est introduit par ruse dans une maison étrangère. Mais, du reste, je me méprise toujours, sauf lorsqu'il m'arrive par hasard de m'adorer. Il fallait que je vous visse, vous et Rauchenstein, et ce désir était si impérieux, qu'il me servait d'excuse vis-à-vis de moi-même. J'avais préalablement persuadé à ma volonté, que je respecte plus qu'un de mes semblables, de s'engager à vous amener à moi. Elle répondait non, que c'était au dessus de sa puissance, quoiqu'elle se flatte d'avoir beaucoup d'empire sur vous. Pardonnez-lui ; mais je ne sais vraiment rien ni personne qui ait résisté à un vrai vouloir de moi.

A propos de musique ! Je joue souvent des nuits entières. Mais je ne voudrais pas que vous me vissiez jamais à mon piano. Il y a quelque chose de fou chez un homme qui cherche à résoudre avec des sons l'énigme dont les mots lui refusent la solution.

Savez-vous ce qui m'a fait plaisir dans votre terrible épître ? Vous n'avez rien de "la jeune fille" de convention ; ce que j'avais pensé de votre "petite personne" ne vous préoccupe guère. J'avais bâti sur une telle curiosité l'espoir de mon pardon. Vous auriez dû demander l'effet que produit votre apparition sur celui qui vous voit pour la première fois. Comme vous ne l'avez pas demandé, vous n'en saurez rien, quoiqu'un professeur d'esthétique pût avoir le droit de dire son mot là-dessus. Ah ! mon enfant ! je donnerais tout mon bagage d'art et de science, pour le mot de quelques problèmes métaphysiques.

Il faut que je trouve le *pourquoi*, je ne mourrai pas avant ; ce désir intense retiendra ensemble mes atomes terrestres, jusqu'à ce qu'il meure lui-même.

Pardonnez, gracieuse petite déesse, c'est le printemps, le printemps avec son merveilleux regard bleu, qui m'ébranle ainsi.

Hier, pensant que je n'aurais plus jamais de nouvelles de ma princesse, je suis allé au Bois ; partout j'ai rencontré le public. J'ai fini par m'arrêter au plus épais de la foule, près du pavillon où la musique militaire joue sous les vieux arbres. Il commença de pleuvoir, ce qui me fit plaisir. Une telle averse vient en aide à l'imagination : j'avais tout un lac sur les grands bords de mon chapeau. Il ne survint pas de concierge pour me dire que nous aurions beau temps à la Pentecôte, mais une maman avec trois jolies filles, s'inquiéta que je ne prisse un refroidissement. Je la tranquillisai.

Songez donc Ulrique, j'ai moi aussi un chien, qui se nomme le Maure, affreusement jaloux, et qui dort toujours auprès de mon lit. A Griefswald, on dit que je ne pourrai jamais me marier, que Maure étranglera ma femme dès qu'il la verra. Je connais mieux la pauvre bête ; elle se coucherait tranquillement dans un coin et elle y mourrait de chagrin. Mara n'aurait donc pas aboyé en me voyant ; elle aurait senti que je suis un ami des chiens. Aujourd'hui, je fumerai en écrivant ma lettre, pour qu'elle apprenne à connaître l'odeur de mon tabac, puisque c'est principalement pour elle que j'écris. J'aurais bientôt fait de m'entendre avec Mara ; — avec sa maîtresse c'est plus difficile.

L'ami dévoué d'Ulrique,

BRUNO.

XXIII

Rauchenstein, 15 mai.

Prenez garde, mon ami, je commence à m'imaginer que mes lettres vous font plaisir. Il y a dans la vôtre un accent d'isolement et de souffrance, comme si vous n'aviez jamais de votre vie été joyeux. Au premier moment de bonheur, vous pensez à vous tuer, et parce qu'un homme sensé a honte d'une telle action, vous vous réfugiez dans les chambres en deuil et dépeuplées des seuls êtres qui vous aient tenu de près ! Si je n'étais un garçon, Dieu sait que mes yeux seraient humides. N'avez-vous donc personne, — personne ? Ne pouvez-vous jamais dire à quelqu'un : — "Réjouis-toi avec moi ; je suis si heureux !" —

Il m'est arrivé une fois quelque chose d'étrange ! J'avais éprouvé une grande joie, si vive, qu'elle m'avait comme poussée au dehors, au grand air. C'était dans une ville où je me trouvais à peu près étrangère. Une porte d'église s'ouvrant devant moi, j'entrai, j'allai jusqu'à l'autel et je dis : — "Mon Dieu ! je suis si heureuse ! Laissez-moi donner un pareil bonheur à quelqu'un !" — En sortant, je vis, à genoux sur les dalles, un homme proprement habillé, mais extrêmement pâle. J'allai timidement à lui, et je lui demandai : — "Seriez-vous malade, Monsieur ? Vous paraissiez bien souffrant !" — "Voilà trois jours que je n'ai mangé !" — Voyez, homme de peu de foi, le bon Dieu avait entendu ma prière et la